

SOUNETS AMOUROUSES

VIELS PREGITS

Voudriei ben estre au fin founs de la mar,
Ou sus un pioch quauque roc insensible ;
Voudriei ben estre un soucàs impassible,
Per senti res me pouni dins ma car.

Ai trop aimat, — hou recounouisse tard, —
Una enfant qu'es despietousa au poussible ;
Soufrisse un mau cousènt, afrous, ourrible ;
N'en sabe ges, aval de pus amar.

Diéus inmourtals, que la pietat flourigue
Dins vostre cor ; voulountàs que mourigue,
Ou que lèu siegue en marbre tremudat,

A soula fi que dins tant freja essença
Pogue millhou supourtà l'escasença
D'un miserable aimant sans estre aimat.

SONNETS AMOUREUX

VIEILLES PLAINTES

Je voudrais estre au profond de la mer,
Ou sur un mont, quelque roche insensible.
Je voudrais estre une souche impassible,
A celle fin de ne pouvoir aymer.

Pour aymer trop et pour trop estimer
Une beauté rigoureuse au possible,
Je souffre au cœur un tourment si terrible
Qu'il n'en est point là-bas de plus amer.

Dieux immortels, si la pitié demeure
Dedans vos cœurs, permettez que je meure
Ou que je sois en marbre transformé,

A celle fin qu'en si dure nature
Je puisse mieux supporter l'avanture
D'un miserable ayant sans estre aimé.

GUY DE TOURS.
Souspirs amoureux. Sonnet xxix.

LOU MIOSOTIS

—

Dins la prado fresqueto, — au bord dóu clar vala,
 Mostre, quand vèn abriéu, — ma courolo mignouno :
 Dis iue de l'Enfant-Diéu ¹, — si cinq fueio en courouno
 An bèn li couloureto — e li rai estela.

La chato au front pensiéu — arribo e me meissouno,
 Coupo d'autri floureto — e li blavet dóu blad ;
 Tóuti pèr sa maneto, — emé bon biais mescla,
 Fourman bouquet gentiéu — qu'amiro la chatouno.

— « Floureto de la prado, — a fa, sias pèr moun bèu ;
 » Pourtas-ie mi pensado — e moun amour fidèu,
 » Mis espèr, mi desir, — mi dous raive de femo ;
 » E tu la pus pichoto, — en ie parlant tout bas,
 » Digo-ie : De Mignoto, — ami, *n'oublides pas*
 » Li tourmènt, li souspir — e li caudi lagremo. »

¹ En Prouvènço, dison au miosotis *lis iue de l'Enfant Jesus*.

LE MYOSOTIS

—

Dans la fraîche prairie, au bord du clair ruisseau, — je montre,
 quand avril arrive, ma mignonne corolle : — des yeux de l'Enfant-
 Dieu ¹, ses cinq pétales en couronne — ont bien les couleurs tendres
 et les rayons étoilés.

La jeune fille au front pensif vient et me coupe, — avec d'autres
 fleurs et les bleuets des blés ; — toutes, arrangées avec art par sa
 main, — nous formons un bouquet charmant qu'elle admire.

« Fleurettes de la prairie, fait-elle, vous êtes pour mon adoré ; —
 portez-lui mes pensées, mon fidèle amour, — mes espérances, mes
 désirs, mes longs rêves de femme ;

Et toi, la plus petite, en lui parlant à demi-voix, — dis-lui : De
 Mignonne, ami, *n'oubliez pas* — les tourments, les soupirs et les lar-
 mes brûlantes.

¹ En Provence, le myosotis porte le nom d'*yeux de l'Enfant Jesus*.

PREGUIERO

**A la chato que, me diguènt un jour: « Ai pantaisa de vous »,
me remembrè li vèrs de V. Hugo**

Donnez.....
Afin d'être meilleur, afin de voir des anges
Passer dans vos rêves, la nuit.

Dins un suau pantai, lou qu'avès vist passa,
N'a pas d'un anjounèu lis alo immaculado:
Dôu mau a mai d'un cop couneigu l'embulado,
E dins soun cor d'enfant forgo espigno an poussa.

Vosto aparicioun fuguè la ventoulado
Que boufè dins soun cèu pèr li nivo cassa;
E despièi, d'un amour que rèn pòu amoussa,
A coume un serafin sa pauro amo brulado.

N'en dis mot à degun, se coumplais dins soun mau;
Sertis vòsto bèuta dedins un vèrs d'esmau
O repasso dins éu li grèu soucit qu'enduro.

A besoun de pieta, car es bon, jouine e dous;
Atambèn, se voulès calma sa blessaduro,
Digas-ie d'entre-tèms: « *Ai pantaisa de vous.* »

PRIÈRE

**A la jeune fille qui, me disant un jour: « J'ai rêvé de vous », me
rappela les vers de V. Hugo**

Donnez
Afin d'être meilleurs, afin de voir les anges
Passer dans vos rêves, la nuit.

Celui que, dans un rêve suave, vous avez aperçu,— n'a pas les ailes
immaculées d'un ange; — du mal il a souvent connu l'embûche, — et
bien des épines ont poussé dans son cœur d'enfant.

Votre apparition fut le vent — qui souffla dans son ciel pour chas-
ser les nuages; — et depuis, d'un amour que rien ne peut éteindre,
— il a, comme un séraphin, sa pauvre âme brûlée.

Il n'en dit mot à personne, se complaisant dans son mal; — il
sertit votre beauté dans un vers d'émail, — ou repasse intérieure-
ment les griefs soucis qu'il endure.

Il lui faut de la pitié, car il est bon, jeune et doux; — aussi, si vous
voulez calmer (la douleur de: sa blessure, — dites-lui parfois: « *J'ai
rêvé de vous.* »

JOUR DE BRUMARI

Deforo fasiè 'n tèms! un tèms de fin d'autouno.
 Despièi vue jour la plueio, e la nèblo, e lou vènt;
 Preissa, pèr la carriero, ome, femo, jouvènt,
 Courrièn coume un troupèu que lou chin amoulouno.

Eli, dins la chambreto ounte abrigon souvènt
 Lou boñur tres cop sant que Jouvènço ie douno,
 Disièn à pleno vouès, e felibre, e chatouno,
 Dòu drame de Bornier¹ quauque tros esmouvènt.

Eu jougavo Gerald; elo, la jouino Berto.
 La passioun, à la fes pudico e descubèrto,
 Sourtié de chasque mot, dounant vido i tablèu...

Quaucarèn d'angeli cantavo dins lou mèmbe;
 E iéu, lis escoutant, óublidave Novèmbre...
 Jamai s'èro caufa, moun cor, à tau soulèu.

¹ La *Fiho de Rouland*.

JOUR DE BRUMAIRE

Il faisait dehors un temps! un temps de fin d'automne.— Depuis huit jours, la pluie, et le brouillard, et le vent; — pressés dans la rue, hommes, femmes, jeunes gens, — couraient comme un troupeau que le chien rassemble.

Eux, dans la chambrette qui souvent abrite — le bonheur trois fois saint que la jeunesse leur donne, — disaient à pleine voix, et félibre, et jeune fille, — quelque passage émouvant du drame de Bornier¹

Lui jouait (le rôle de) Gérard, elle (celui de) la jeune Berthe: — la passion, à la fois pudique et visible, — jaillissait de chaque mot, animant les tableaux.

Quelque chose d'angélique chantait dans la salle; — et moi, les écoutant, j'oubliais novembre. — Jamais mon cœur ne s'était réchauffé à tel soleil.

¹ La *Fille de Roland*.

PERQU'ÈRE TRISTE

**A Liso, que me demandavo l'encauso de ma tristesso
lou jour dou premié de l'an**

Sounjave, aièr matin, à ma jouvènço morto,
Is an que lou tèms raubo e que nous rènd jamai ;
I jour ounte enfantoun, parpaiounet pèr orto,
Ètèrni eujave èstre e flour, e mes de mai.

Sounjave is ilusioun qu'un vèspre l'auro emporto,
Ajustant d'autri pes i pes de nòste fais ;
E m'ère resóugu de pestèla ma porto
I vot trop messourguié que lou mounde nous fai.

Dins un pantai doulènt se moustravo ma vido
Tant sournò que clamave : « O Mort, fugues avido !
Mando lèu de pasturo i vermas afama ! . . . »

Quand revenguère à iéu, quand tournè ma pensado,
M'atroubère, traçant sus la vitro neblado,
De la pouncho dóu det, veste noum bèn-ama.

P. CHASSARY.

2 de janvié.

POURQUOI J'ÉTAIS TRISTE

**A Lise, qui me demandait la cause de ma tristesse le premier jour
de l'an**

Je songeais, hier matin, à ma jeunesse morte, — aux années que
le temps vole et ne nous rend jamais ; — aux jours où, petit enfant,
papillon dans la campagne, — je croyais éternelle la durée des fleurs
et du mois de mai.

Je songeais aux illusions que le vent emporte le soir, — ajoutant
d'autres poids aux poids de notre fardeau ; — et j'avais résolu d'inter-
dire ma porte — aux souhaits menteurs que nous adresse le monde.

Dans un rêve pénible, ma vie se montrait — tellement sombre que
je criais : « O mort, sois donc avide ! — Fournis quelque pâture à la
voracité des vers ! . . . »

Lorsque je revins à moi, quand j'eus repris ma pensée, — je me
trouvai, traçant sur la vitre bueuse, — de la pointe du doigt, votre
nom bien-aimé.

P. CHASSARY.

2 janvier.